

Sasha Barruiso et Claire Audoucet

“Les enfants ne savent plus nager”

De tout temps, l'Humanité a perdu et retrouvé des savoirs : conquêtes, catastrophes naturelles, extinctions de civilisation... Comme une boucle, ce processus se poursuit et réapparaît dans notre histoire en s'appuyant sur nos actions. Aujourd'hui, face à des événements que l'Homme a lui-même créés, l'eau évolue et engendre son flot de problématiques : trop, trop peu, peu, pas assez. Plus assez.

Ouverture sur une étendue d'eau.

Beaucoup trop petite pour être un lac, une mare peut être ? Puis le sable, le sable sans fin jusqu'à l'horizon qui n'est troublé que lorsque notre regard découvre et se perd dans le ciel. Deux vastes étendus qui se mélangent et présentent à nos yeux un lieu empli d'une mélancolie pour le passé : c'est l'histoire d'un bateau ancré dans l'herbe et qui ne vogue plus. Une carcasse en métal qu'on démonte et que l'on enterre, un cimetière de bateaux en pleine terre. Le cimetière d'une société sans eau.

Dans le film Demain la mer de Katerina Suvorova, le spectateur se retrouve confronté aux changements environnementaux. Il fait face, alternativement, à la beauté des paysages de la mer d'Aral et à la misère sociale que sa perte entraîne pour les natifs. Portant autant un regard d'espoir qu'un regard las, la réalisatrice nous emmène à la rencontre d'un lieu qui a perdu son sens mais qui se réinvente pour survivre. Qu'est-ce qu'une mer qui s'évapore ? Que laisse-t-elle derrière elle ? Entrecroisant scènes de vie et recherches scientifiques, le film esquisse le lien entre le passé d'une terre florissante, le présent difficile des habitants qui se réinvente et le futur déjà engagé d'une terre qui veut vivre. Comme il est dit dans le film : “tous les cinquante ans, une génération se renouvelle et tous les cent ans, la terre se renouvelle aussi.”

Mais à quoi est due cette transformation ? Le film nous le présente à plusieurs reprises comme pour visibiliser une blessure qui n'aurait pas cicatrisé. Les projets agricoles de l'URSS dans les années 50 à 60 ont asséché la mer. L'irrigation intensive des deux fleuves qui alimentent la mer d'Aral pour arroser les champs de coton et les autres cultures ont précipité la fin de celle-ci. Mais pouvons-nous juger ? Après tout, qui regarde d'où provient le coton de ses vêtements ? N'y a-t-il pas un travail de conscientisation à réaliser ?

Certains abordent également la base de Baïkonour comme tueuse d'environnement avec ces “satanées roquettes” qui, après chaque lancement, font gronder l'orage pendant trois à quatre jours. Aucune herbe ne peut survivre à ça. Et les Kazakhs subissent sans pouvoir avoir le mot sur cette affaire.

Pourtant, certains regrettent ce temps des Soviétiques, ce temps où même si la famine était présente, chacun avait un travail. Ce totalitarisme de l'irrigation avait ses adeptes, car l'assèchement de la mer passe après tous les soucis du quotidien.

Mis en avant grâce au fossé générationnel, la réalisatrice interroge la mer au regard du temps. Qu'a-t-elle apporté aux habitants ? Que leur a-t-elle pris ? Si la mer était importante pour les anciennes générations, elle est maintenant insignifiante pour les jeunes; pour preuve, certains ne savent même pas nager. La mer s'est adaptée aux conditions que l'Homme lui a imposées, elle a rejeté tout ce qui ne pouvait survivre et a changé la composition de son eau. La mer répondant ainsi aux hommes qui

l'avaient conquis en chassant les poissons de son étendue. Si la vie des hommes est courte, celle de la mer est longue de plusieurs siècles. La mer comme dirait l'un des Kazakhs est une tueuse silencieuse, mais ne l'est-elle pas pour une bonne raison ? Si l'Homme et la mer s'influencent mutuellement, chacun cherche sa propre sauvegarde.

En utilisant une approche documentaire qui s'appuie sur des scènes de vie, la réalisatrice nous propose un fragment d'histoire sur la mer d'Aral : passer par ce mode de narration permet au film de retracer les modes de vie en recueillant les propos des natifs. Ainsi, ce récit cinématographique devient une entrée qui encourage le public à réfléchir et prendre conscience de ce qui existe déjà, mais qui est si loin à nos regards que nous préférons nous détourner. Son approche vient aussi du fait qu'elle est elle-même native du Kazakhstan. De par son métier, elle souhaite mettre en avant ce décor post-apocalyptique pour donner à ce cataclysme écologique une résonance dans le monde entier. Mettre en avant ce qui s'est passé, ce qui se passe et ce qui pourrait advenir dans le futur. C'est un réel message d'optimisme pour l'avenir qu'on peut entrevoir à la fin de son film. Elle veut augurer le meilleur pour son pays, pour que les étendues de la mer d'Aral ne deviennent jamais de véritables déserts.

Il est alors facile de faire un parallèle entre la mer d'Aral et les préoccupations environnementales contemporaines : ce film, pour ceux qui veulent le regarder avec les yeux grands ouverts, montre une vérité possible de ce que pourrait être le futur de l'Homme. Que deviendrons-nous lorsque l'eau ne sera plus présente? L'eau disparaît déjà et les problématiques environnementales sont déjà à notre porte, alors que nous les ignorons... Que ferons-nous de nos belles inventions maintenant inutiles ? Comment y survivrons-nous ? Demain la mer, dépeint autant la résistance de l'Homme dans son environnement que son acharnement à sa destruction. Demain la mer, titre poétique et plein de sens avec un contenu qui force la remise en question. Demain la mer. Et quand il n'y en aura plus ?